

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 MAI 2015



LIRE À BRAS-LE-CORPS

Quand les arts vivants impriment les mots dans les chairs de l'esprit

Tout lecteur a en lui des fragments gravés qui résistent au passage du temps : la leçon de la petite école, *La cigale et la fourmi*, le quatrain autrefois récité, le vers d'orfèvre, la réplique fulgurante, l'incipit lu et relu... Au Festival TransAmériques, grand carrefour montréalais des tendances mondiales en arts vivants, deux gars débarquent cette année avec chacun sous le bras une caisse de livres à transmettre. Réflexions sur le corps comme lieu de l'inscription et du relais de la littérature vers la foule assemblée.

ALEXANDRE CADIEUX

Pour l'artiste portugais Tiago Rodrigues, inscrire la littérature dans le corps est un processus collectif. « Apprendre par cœur, pour moi, ce n'est pas faire transiter une information, c'est apprendre à être ensemble autour de ce que quelqu'un a écrit. C'est moins emmagasiner que vivre avec les idées, avec les mots ; c'est les ingérer, les digérer, les faire siens. C'est pouvoir vivre dans la compagnie des grands même quand on se retrouve seul. Apprendre par cœur, c'est lire, mais furieusement. »

Inspiré par sa grand-mère qui résistait à la montée de sa cécité en absorbant mentalement un livre entier, mais aussi par les nombreux exemples historiques « d'édition humaine » par la transmission orale qui visait à contrer la censure des régimes totalitaires, Rodrigues a conçu *By Heart*, où il accompagne une dizaine de spectateurs dans la mémorisation d'un sonnet shakespearien. L'auteur et metteur en scène est d'abord un acteur : « À la lecture, je peux compren-

dre un sens ou deux d'une phrase, mais après l'avoir apprise par cœur, parfois comme un perroquet, je finis par trouver des sens qui n'étaient pas là avant, parce qu'elle a traversé mon corps ; elle est à moi désormais, elle se charge de résonance personnelle. »

Christian Lapointe abonde dans son sens : « Le geste posé par le relayeur de la parole est une expérience physique qui laisse des traces. L'acteur qui joue ouvre des portes en lui, par lesquelles les mots entrent et sortent ; celui qui joue le roi Lear, c'est toute sa vie d'acteur de 70 ans qui est charriée par les répliques de Shakespeare qu'il transmet. »

Selon lui, certaines infiltrations peuvent être plus toxiques que d'autres. C'est d'ailleurs ce qui l'effraie le plus au moment de réaliser le fou défi qu'il s'est lancé : lire les 8517 pages des 28 volumes formant les œuvres complètes d'Antonin Artaud, et peut-être ainsi battre le précédent record de 113 heures de lecture à haute voix en continu détenu par le Népalais Deepak Sharma Bajagain.

En voulant être au plus près de l'idéal artaudien de l'acteur



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le comédien et metteur en scène Christian Lapointe s'attaque à l'œuvre entière d'Antonin Artaud.

comme « athlète affectif », Lapointe fait le pari qu'au bout de l'épuisement pourra surgir ce théâtre de la cruauté dont rêvait le poète halluciné. « Je cherche une sorte de compréhension physiologique de sa pensée, une synthèse entre le contenant de la performance et le contenu de ses écrits. Dans la lecture à vue, il y a aussi l'obligation de faire des choix en temps réel, avec toujours ce risque de ne pas réussir à maintenir dans l'oralité la multiplicité des sens poétiques possibles que le livre garde ouverts. »

Un monde en manque de rituels ?

Tout Artaud ?! et *By Heart* posent aussi le livre comme base de nouvelles liturgies de la parole, féroce ment laïques, où l'artiste fait figure de célé-

brant. À Lisbonne, Tiago Rodrigues dirige depuis peu le *Teatro nacional Dona Maria II*, érigé au XIX^e siècle en lieu et place de l'ancien chef-lieu de l'Inquisition portugaise. « Les religions, catholique ou autres, connaissent très bien le pouvoir de transformation du monde contenu dans les mots que véhicule la doctrine et comment celle-ci, répétée, influence les comportements et le monde. Ce pouvoir peut aussi être mis au service d'une messe de résistance démocratique. »

« Les rituels sont toujours des actes balisés, avec des étapes précises, des objets, des conditions qu'il faut absolument respecter pour que les forces primitives se manifestent », mentionne pour sa part Christian Lapointe. Règles

VOIR PAGE F 2 : MOTS

« Apprendre par cœur, pour moi, ce n'est pas faire transiter une information, c'est apprendre à être ensemble autour de ce que quelqu'un a écrit. »
— Tiago Rodrigues



La vie de **Neal Cassidy**, héros beatnick
Page F 5



Les **amours** profs et étudiants sont-elles éthiques ?
Page F 6

LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

FESTIVAL

Sept jours de poésie

CATHERINE LALONDE

Ce fut d'abord un Marché de la poésie — quelques dizaines de tables sous une tente montée à la place Gérard-Griffin à Montréal. C'est maintenant, aussi, un festival qui se déploie en quelques lieux, pour penser, lire, acheter, réciter, entendre, découvrir la poésie. La 16^e édition du Festival de la poésie de Montréal se déroulera ainsi du 25 au 31 mai.

À tout festival ses invités d'honneur. Cette année, c'est un pays, encore, cette fois le Luxembourg, qui sera reçu, et représenté par Jean Portante et, de la relève, Alexandra Fixmer.

Le colloque cette année est intitulé *Langues poétiques/Poetic Languages*, histoire de saluer les 70 ans de publication du roman de Hugh MacLennan *Deux solitudes* et de ce concept qui a défini, et continue pour certains de le faire, la différence culturelle québécoise par rapport au *Rest of Canada*. Sous la direction de Samuel Mercier, Daniel Canty, T. L. Cowan, Carmine Starnino, Geneviève Letarte, Guillaume Morissette, Lianne Moyes, Jean Portante et Jason Camlot en discuteront le vendredi 29 mai à la Maison des écrivains.

La difficulté de traduire la poésie sera une fois de plus part de la réflexion, à la fois lors de la rencontre entre Pedro Serrano et Hugh Hazelton (28 mai au Port de tête) et lors des « exercices de traduction » (27 mai, au O Patro Vys).

Que peut la poésie en notre ère numérique et si visuelle? La rencontre sur la vidéo-poésie au Québec, vendredi 29 mai, dirigée par Jonathan Lamy, cherchera entre autres à répondre à cette question.

On pourra revoir aussi le film de Michel Depatie *Canotiques à Godin*, le 26 mai au Vidéographe, un visionnement accompagné d'une lecture de textes du député-poète par onze jeunes.

Hommages seront rendus au poète mexicain Hugo Gutierrez Vega, le 25 mai à l'Espacio Mexico, et au québécois Fernand Ouellet, le 27 mai à la librairie Olivier.

Côté spectacle, Fredric Gary Comeau présentera, en musique et voix, son recueil *Dérive novembre* (Prise de parole), au O Patro Vys, le 27 mai.

La Grande Lecture du festival se fera le 28 mai, sous la tente: Pedro Serrano et Alejandro Sanchez, Andrea Cote Bothero, Pierre-Yves Soucy, T. L. Cowan, Ian Ferrier et Stéphanie Morin-Robert, Guillaume Morissette, Samuel Mercier, Antoine Boisclair, Geneviève Letarte et Roxane Desjardins en seront, entre autres.

Et au Marché originel, qui se poursuit toujours et rassemble quelque 65 éditeurs, s'ajoutent cette année les zines poétiques, représentés par les éditions La Passe.

Le Devoir

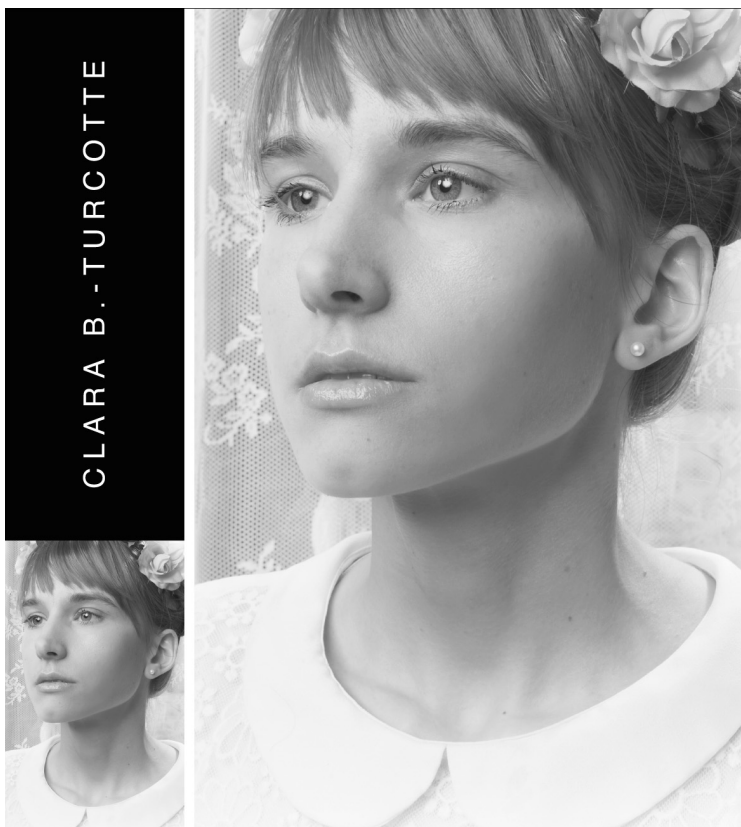
www.maisondelapoesie.qc.ca

Ni dieu ni maître

C'est aujourd'hui, samedi 23 mai, que se tient le Salon du livre anarchiste de Montréal. Les tables d'exposition envahissent le Centre culturel Georges-Vanier et le Centre d'éducation populaire de la Petite-Bourgogne et de Saint-Henri, près du métro Lionel-Groulx. Les ateliers, anima-

tions et expositions seront par ailleurs présentés jusqu'à dimanche. Introduction à l'anarchie, réflexions et discussions sur l'islamophobie, l'anticolonialisme, les espaces sécuritaires, l'activisme, les réseaux sociaux sont au menu, en plus des rencontres d'auteurs. Entre autres. La programmation au www.salonanarchiste.ca.

Le Devoir



CLARA B.-TURCOTTE

Demoiselles-cactus

« Demoiselles-cactus ou le regard implacable d'une Minifée cernée, compulsive et asociale. Ça pique, ça hérissé, c'est abrasif. C'est cruel et désespéré. Cynique, à la limite. Mais inventif, ludique, par ailleurs. C'est le premier roman, fulgurant, de Clara B.-Turcotte [...] »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Centre de développement
des entreprises
Québec

NOUVELLES

La fragilité de nos accroires

DOMINIC TARDIF

Dans le deuxième texte du recueil de nouvelles *Les ponts de glace sont toujours fragiles*, un écrivain évoquant drôlement Michel Tremblay raconte avoir toute sa vie apporté des sacs de café à sa tante Anita. Il en allait de son désir de racheter symboliquement la vampirisation qu'il avait fait subir à la femme en la transformant en personnage de fiction. C'est, après tout, ce qu'elle lui avait inspiré qui lui avait permis de s'élever socialement. Il découvrira lors de sa mort que la vieille dame ne buvait plus de café depuis des lunes, qu'elle stockait les provisions offertes par son neveu dans un placard et n'avait jamais osé lui en souffler mot.

« *Cinq histoires d'amour. Cinq histoires d'horreur?* » suggère la quatrième de couverture du plus récent livre de Louis-Philippe Hébert. Volonté de l'éditeur de pousser le lecteur vers une fausse piste? Quoi qu'il en soit, il aurait sans doute été plus juste de parler d'un livre exposant en gros plan le moment où s'effondrent les accroires que se fait la bibitte humaine. Hébert semble en même temps se frotter les mains et compatir lorsque ses personnages tombent face à face avec les vers qui grouillent sous le vernis de leurs chimères.

Que leurs prémisses soient banales (un vieillard veut revoir la maison de son enfance) ou farfelues (un riche homme engage un domestique doté du don « d'aboyer »), les cinq nouvelles du livre baignent toujours dans une sorte d'onirique étrangeté, digne d'un songe aux contours laiteux. Des touches de fantastique



DIANE PAQUIN

Louis-Philippe Hébert

surgissent parfois, avatars d'une société aliénante.

Charme et tournis

Il y a de ces écrivains économiques, qui sont et sous-pèsent le poids de chacun de leurs mots. Et il y a, à l'autre bout du spectre, Louis-Philippe Hébert. *Les ponts de glace sont toujours fragiles* déborde de partout, menace toujours de couler sous ses parenthèses nombreuses, sous l'immensité de ses phrases-paragraphe pleines de protubérances.

Grave péché? Non. C'est par ces ornements multiples, par cette écriture baroque et zigzagante, que le vétéran des lettres québécoises forge ce qu'il y a de plus captivant dans ses nouvelles. Le goût pour l'excès d'Hé-

bert procède ainsi du charme, mais aussi de l'irritant, ses envolées sinieuses confinant parfois au tournis, quand elles ne débouchent pas carrément dans le cul-de-sac de remarques ridiculement grognonnes sur l'époque.

Les plus caustiques digressions de la pièce de résistance du livre, *Le diable ne brûle pas*, suinte d'une jouissance colère. Au sujet de la laideur de la résidence pour personnes âgées où il habite, le narrateur dira que les « couleurs mêmes des murs en témoignent par des tons d'une telle pâleur qu'on imagine les peintres en bâtiment avoir utilisé surtout une sorte d'apprêt et avoir négligé de donner la dernière couche [...] ».

Au terme d'un long périple vers ses origines, à l'île Verte, le

nonagénaire de la nouvelle-titre se retrouvera enseveli sous la neige, à quelques mètres du lieu où il est né. L'homme souffrira d'hypothermie, mais retrouvera aussi une forme de matrice. C'est fort probablement ainsi que se sentira le lecteur d'Hébert en empruntant ses ponts fragiles: enseveli sous les boursoufflements de son écriture, parfois pour le pire, parfois pour le meilleur.

Collaborateur
Le Devoir

LES PONTS DE GLACE SONT TOUJOURS FRAGILES

Louis-Philippe Hébert
Lévesque éditeur
Montréal, 2015, 174 pages

POÉSIE

La lumière d'Emmanuel Simard

HUGUES CORRIVEAU

Déboussolé, craquelé de partout, le poète Emmanuel Simard prête sa parole à un survivant qui, animal nerveux, s'inquiète, questionne, cherche à retrouver l'exactitude de son équilibre précaire. Recueil tremblé, recueil à fleur de peau, au très beau titre — *Lumière en terre noire* — qui donne déjà la ligne de fuite sur laquelle la trajectoire des feuilles tend à éclairer l'inhabitable. La mort, du corps ou de l'esprit, partout contraignant la joie et la vision. « *Entre ma clairière et mes aimés, dit-il, j'attends que les yeux reviennent.* »

Le poète s'aventure ainsi sur la « *terre des morts, de la nuit et du schiste patient* », question d'arpenter la peine et d'ouvrir la conscience claire du malheur. Il sait que la solution se

trouve dans une osmose avec le tellurique, malgré le sombre, malgré la frayeur d'y côtoyer l'inéluctable agression du concret. Il ne saurait être plus clair: « *Le paysage secoue la parole agrippée dans l'arbre, je deviens l'ossature de sa sève, le souffle invisible de ses bêtes, une montagne au dos rond. J'habite la mémoire de l'or et la glaise parle enfin de moi.* »

Il se dégage de ce recueil une tendresse toute bachelardienne, une volonté de vivre en contact avec l'essence de ce qui bat, d'une nature intériorisée et proche de cette enfance glorieuse qui nous fait conquérir le paysage. L'écriture devient un appel, faisant appel à Yves Bonnefoy cité en exergue: « *Lègue-nous de ne pas mourir désespérés.* »

Trous de mémoire

Emmanuel Simard réussit là où plusieurs échouent en ne tombant jamais dans un cucul mou, dès lors qu'on aborde un thème aussi fragile que la réconciliation de soi en perte de mémoire avec ce qui survit dans l'instinct, dans l'ancrage chthonien. C'est ici par la parole poétique, par le recours à une appréhension franche des images qu'advient ce petit miracle de mettre à jour une fragilité qui sursoit à l'amnésie.

La mort venue « *près du champ déchaumé* », il faut maintenant « *respirer entre les ossements: un rituel d'outrages et de pardons* ». Quelqu'un perd la mémoire, se perd dans les dédales du flou et de l'égarément, tout comme on meurt à soi, tout comme meurent les êtres ai-

més. Le poète essaie de se raccrocher à ce qui tient encore vivantes les émotions qui sourdent du moindre battement du cœur, échos d'enfance ou sursauts de ce qui inscrit en soi le moindre mouvement du monde.

Cette « *guerre égarée* » n'a pas à être gagnée mais à être vécue au plus près de cette émotion vive de ce qui revient des accalmies du doute. « *Voici ma demeure, le paysage qui parle* » nous dit toujours et encore le poète dans ce recueil fort sobrement écrit.

Collaborateur
Le Devoir

LUMIÈRE EN TERRE NOIRE

Emmanuel Simard
Poètes de brousse
Montréal, 2015, 62 pages

MOTS

SUITE DE LA PAGE F 1

inspirées du protocole des records Guinness et divers moyens de contrôle de l'environnement structureront son acte littéraire, extrême jusque dans une mise en marché en forme de pied de nez par rapport à la marchandisation de la culture. Aucun billet à vendre; pour accéder à la salle, il faut y apporter des fleurs.

« *Les fleurs sont présentes dans les rares rituels qui nous restent en Occident: les mariages, les enterrements, les premières de spectacles. Et si les gens veulent absolument donner de l'argent, j'ai mis une boîte pour des dons à la Fondation pour l'alphabétisation. Dans un Québec où 19% des gens ne savent ni lire ni écrire, et où la moitié des gens seraient des analphabètes fonctionnels, on a un gouvernement qui coupe dans l'éducation en disant que c'est un service comme un autre. Pour moi, le théâtre, ça reste un exercice pour créer un espace dans lequel on peut penser, ce qui semble exister de moins en moins.* »

Collaborateur
Le Devoir

MAGDA BIZARRO

Tiago Rodrigues donnant son spectacle *By Heart*

TOUT ARTAUD?!

Textes: **Œuvres complètes d'Antonin Artaud**, 28 volumes, Gallimard, 1956-1994. Concept et interprétation: Christian Lapointe. Une production de Christian Lapointe et de Recto-Verso présentée au théâtre La Chapelle à partir du samedi 23 mai, 7 h, dans le cadre du

Festival TransAmériques.

PAR CŒUR (BY HEART) Conception, texte et interprétation: Tiago Rodrigues, avec des extraits d'œuvres de Ray Bradbury, de Joseph Brodsky, de George Steiner et de William Shakespeare. Une production du Teatro nacional Dona Maria

II (Lisbonne), d'après une création originale de la compagnie Mundo Perfeito, présentée au théâtre Pêriscope du 25 au 27 mai dans le cadre du Carrefour international de théâtre de Québec ainsi qu'à la 5^e Salle de la Place des Arts du 29 au 31 mai dans le cadre du Festival TransAmériques.

LITTÉRATURE

Voyage au bout de soi-même

Bienvenue dans l'univers onirique de Jean-Sébastien Huot

DANIELLE LAURIN

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Jean-Sébastien Huot ne craint pas le décousu, le farfelu, ni le glauque. Entrer dans son *Bus pour Tokyo*, c'est risquer de perdre pied. C'est un voyage parsemé de chausse-trapes. Un voyage vers le non-sens, en apparence.

Voici le premier roman — très court, une *novella* — de cet auteur de 44 ans natif de Québec, après un récit inspiré de son enfance marquée par la violence paternelle, *Le portrait craché de mon père* (Hexagone, 2001). D'abord poète, Jean-Sébastien Huot a signé quelques recueils dans les années 1990, dont *Élévation* (Herbes rouges), après avoir fondé la défunte revue de poésie *Gaz moutarde*.

Dès la première page d'*Un bus pour Tokyo*, l'aspect métaphorique de la mise en situation frappe. «*Ça bourgeoise au zénith dans mon estomac. Des filets de lumière transparent mon cockpit. La peau de mon visage s'émiette. Je colmate mes effusions. J'amorce une descente vers la terre.*»

«*Recroquevillé sous mes draps.*» C'est la phrase qui suit. Bref, le narrateur émerge tout simplement du sommeil. Avec une idée en tête: «*C'est décidé, je lâche tout. Je liquide le mobilier. Je déserte mes cicatrices et le confort de mes fictions mentales.*»

Dès lors, direction gare d'autocars de Montréal. Quoi de mieux, quand on se sent prisonnier de sa propre chair, que de changer d'air. Mais d'abord, se sustenter. Engouffrer, au Hershey's Deli de la station, de la nourriture bien grasse arrosée de litres de Coke pression. Ça reviendra tout du long, ce goût immodéré du narrateur pour la malbouffe.

Accoudé à une table du resto, notre homme, notre *drop-out*, prend son temps.

Il observe les autres, dont une femme qui parle au cellulaire. Il lui invente une histoire de rupture de couple. Ce qui l'amène, lui, à ressasser sa propre histoire, le divorce de ses parents lorsqu'il était enfant, sa mère partie vivre à Montréal, lui qui reste à Québec avec sa sœur et leur père.

Ainsi: «*Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui, je suis sur les lieux où, chaque vendredi soir, j'engouffrais chips et chocolat dans l'attente de ma mère.*» Et de nous raconter les fins de semaine de son enfance, les trajets en autocar Voyageur avec sa sœur entre Québec et Montréal.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le personnage d'*Un bus pour Tokyo*, un *drop-out* qui veut changer d'air, erre dans la gare d'autocars, semblant repousser son départ, le fuir...

Doute dans notre esprit. Peut-être l'idée de partir vers l'ailleurs n'était-elle qu'un prétexte au fond? Peut-être s'agit-il plutôt d'un voyage intérieur dans les souvenirs de l'enfance? On se dit qu'après tout, ce ne serait pas plus mal...

Mais non. Des bribes d'enfance, dont plusieurs concernant la mère, viendront bien ponctuer la suite, mais c'est d'un nouveau voyage en autocar qu'il s'agit. Même si le narrateur retarde le moment de passer à l'acte dirait-on, qu'il s'attarde à reconstituer des fragments de son passé, un souvenir en amenant un autre et ainsi de suite, qu'il s'agisse d'un temps lointain (enfance) ou rapproché (réminiscences d'images d'une sauterie avec une escorte, dont l'issue s'est avérée bizarre).

Le temps est lui-même bizarrement traité. Tantôt le présent, tantôt le passé, sans transition, même quand les souvenirs laissent place à l'action — si on peut appeler «action» les déplacements erratiques du narrateur.

De même, au tournant, la narration change du «je» au «vous». Comme si une voix d'outre-tombe dictait la voie à suivre. À venir aussi: différents signes cryptés semés ici et là, que le narrateur interprète comme il peut.

Pour l'instant, le départ n'a pas encore eu lieu. Errance dans les couloirs du terminus. Petite fringale, tiens. Pourquoi pas la tabagie où l'on trouve de tout. Et d'énumérer

les différentes sortes de tablettes de chocolat qui s'offrent à la vue, de même que les sortes de chips, de boissons gazeuses, etc. Cette manie de l'énumération, parfois interminable, ponctuera ici et là le récit.

Imaginer la vie des autres fait partie des passe-temps favoris de cet homme. Sinon, il écoute les inconnus croisés au hasard se raconter. Histoire dans l'histoire dans l'histoire: autre constante d'*Un bus pour Tokyo*.

Karaté Kid

Errance dans le terminus, retour à la tabagie... Passons sur les détails. Une révélation à lieu, le narrateur prend sa décision: direction San Francisco pour aller voir... le Crazy Boy Karate Club de l'endroit.

La photo du Crazy Boy en question le fascine. «*Voici le seigneur des samourais qui m'enseignera à graver les échelons suprêmes de l'art du combat!*» Aïe!

Quoi qu'il en soit, c'est le lendemain que le grand départ a lieu. On en mettra, du temps, à atteindre la destination. On s'arrêtera à New York, à Cleveland, à Chicago, à Davenport, à Cheyenne, à Salt Lake City, à Reno... Chaque fois, des rencontres improbables, prétextes à raconter des histoires improbables, dramatiques, la plupart du temps pathétiques.

Du *trash*, de la violence en cours de route, dont un tireur

fou déguisé en bouffon qui pointe son arme sur tout ce qui bouge et qui prend le narrateur en otage. Une vision hallucinée de l'Amérique d'aujourd'hui.

Des images fortes au passage qui nous happent. Du grotesque. Du rocambolesque à la pelle. Et ça glisse de plus en plus vers le surréalisme. Ça frôle le fantastique.

Un côté un peu ado attardé à tout ça. Avec l'idée récurrente de «*vaincre ses peurs, de triompher des épreuves.*» Des références aux superhéros et aux jeux vidéo: «*Vous avez le choix de retourner à votre combat du chapitre 3 et d'y affronter à nouveau le messageur de West 10th Street ou de poursuivre votre périple à l'ouest.*»

Et Tokyo, dans tout ça? Patience. Ce n'est que dans les dernières phrases du texte qu'il en est vraiment question. En même temps que tout s'éclaircit: la structure anarchique de ce récit insolite, ses aberrations, ses frontières floues. Et notre incompréhension, notre impression de vide, notre ras-le-bol, notre envie de sortir enfin de ce labyrinthe dont on ne voyait pas l'issue.

Jusqu'à la fin. Dont on ne dira rien ici, sinon qu'elle rend le tout...très astucieux.

UN BUS POUR TOKYO

Jean-Sébastien Huot
Les Herbes rouges
Montréal, 2015, 94 pages



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le jazz, émoi

CHRISTIAN DESMEULES

Pianiste de jazz à la gueule de Dean Martin, Paul «Dactylo» Bouchard est un Montréalais pur jus habitué de se produire dans les bars. Marié depuis une vingtaine d'années à une artiste-galeriste dont la carrière est au zénith, il mène une existence plutôt nocturne qui fait de lui une sorte de «*vampire musical*».

Son fils venant de quitter la maison afin de poursuivre des études scientifiques dans une université américaine, le couple devrait connaître un nouveau souffle. Mais le musicien, au contraire, aura vite le soupçon que sa femme le trompe. Suspense.

Autre point de départ du roman, «*Dactylo*» se fait proposer par une riche Montréalaise, à la tête d'une fondation artistique, d'enregistrer un disque d'anthologie qui devrait retracer en douze morceaux toute l'histoire du jazz. Un disque qui pourrait être suivi d'une série de concerts-

causeries. Un vrai pactole pour ce jazzman dont les mauvaises langues disent qu'il se fait entretenir par sa femme.

Devant recruter au plus vite les musiciens, il cherche à s'adjoindre les services de Mélodie, une colossale et vibrante chanteuse d'origine haïtienne qui va lui permettre de transformer son Power Trio en «*quadrature du cercle*». Mais la Mélodie est difficile à mettre en cage: «*Un projet implique une chanteuse et déjà le niveau de difficulté triple.*» Autre suspense.

L'occasion impose donc de recourir aux conseils de son vieil ami et mentor Ed Turner, «*qui habite la même pièce, dans la même maison de chambres, depuis vingt ans.*» C'est l'octogénaire qui lui jouera — ainsi qu'à nous, lecteurs — une fascinante petite histoire des origines du jazz, surtout centrée sur la figure du pianiste Jelly Roll Morton, né Ferdinand Joseph Lamothe

dans La Nouvelle-Orléans de 1885. Pour Ed, comme pour le protagoniste de *Docteur Jazz*, le jazz est un «*état d'esprit, une discipline, une ascèse, un mode de vie.*» Un remède contre tous les maux de l'existence.

Voix de femme

Et la Mélodie est le meilleur des onguents. «*Elle fredonne, psalmodie, roucoule, hurle, récite, parle, crie, gazouille. Elle chante. Toujours juste. Volcan vocal. Fontaine de jeunesse sonore. Séduisante sirène. Ogresse du blues. Mélodie. C'est son nom. Elle le porte à merveille. Et les gens dans la salle comprennent. Ils la saisissent. Ils captent sa magie et apprécient sa générosité. Elle les envoûte, les hypnotise, les emporte eux aussi dans le torrent de son talent. Jonction du son et du sens: jouissance.*»

Huitième roman du prolifique Jean-Marc Beausoleil (*La conversation française*,

Blanc bonsoir, Monsieur Électrique, Lancôt pour le premier titre, Triptyque pour les suivants), *Docteur Jazz* a du rythme. Et derrière une galerie de personnages bien dessinés, l'auteur y est fidèle à son écriture vive et spirituelle.

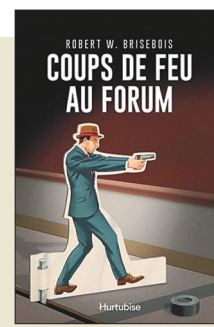
Pour l'occasion, bien sûr, Beausoleil a puisé à un large bassin d'anecdotes liées au jazz. Mais il y a surtout «*vampirisé*» la biographie de Jelly Roll Morton. Une énorme digression qui déséquilibre un peu le roman avant de le faire partir en vrille. Bien peu de personnages de fiction peuvent rivaliser avec Jelly Roll Morton. Et certainement pas Paul «Dactylo» Bouchard, dont les péripiétés finissent en comparaison par nous paraître bien pâles.

Collaborateur
Le Devoir

DOCTEUR JAZZ

Jean-Marc Beausoleil
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2015, 248 pages

LA VITRINE



POLAR

COUPS DE FEU AU FORUM
Robert W. Brisebois
Hurtubise
Montréal, 2015, 237 pages

Le polar a le dos large par les temps qui courent. Ce n'est pas tant qu'il ne puisse porter des masques divers, s'inscrire dans l'histoire ou s'écrire en des contrées lointaines: Philip Kerr, Ian Manook, James Ellory et plusieurs autres en ont fait largement la preuve. Voilà plutôt que tout le monde s'y met et qu'on y trouve de plus en plus... du grand n'importe quoi. Vous prenez par exemple un événement historique qui vient flatter la fibre nationale du Québécois moyen, disons l'émeute du Forum autour de la suspension de Maurice Richard. Vous y faites survenir un meurtre au milieu du tumulte, puis vous brodez un peu sur l'époque en faisant appel aux clichés connus sur les journalistes d'alors qui étaient tous, on le sait, portés sur la bouteille, et sur les policiers incompetents et bourrus qui sévissaient à ce moment. Vous ne vous préoccupez pas trop du fait que le policier et le journaliste mènent l'enquête ensemble, carrément dans le journal, et vous pimantez le tout de quelques allusions aux sociétés secrètes qui, paraît-il, fleurissaient à cette époque. Pas trop d'accent sur les personnages ni trop de figloilage d'intrigue... Vous laissez macérer pendant plus de 200 pages et ça y est. C'est certes gentil, mais ça ne changera pas beaucoup de choses à votre vision de l'existence.

Michel Bélair



BANDE DESSINÉE

EXPLICITE
Olivier Milhaud et Clément C. Fabre
Delcourt/Mirage
Paris, 2015, 126 pages

Pourquoi avoir intitulé cette bande dessinée *Explicite* alors qu'elle ne montre rien, pas une once de peau, mais raconte finalement beaucoup sur les coulisses d'un tournage de film porno? On est dans le sud de la France, où le scénariste, Olivier Milhaud, a été invité en 2008 par son ami pornographe John B. Root à interpréter le rôle — totalement habillé — de l'inspecteur dans son polar à poil titré *Mange-moi*. Subtilité, quand tu nous tiens! L'intello a eu l'audace de dire oui. Mais il en a aussi ramené des carnets de tournage, habilement mis en dessin par Clément C. Fabre, qui s'éloignent de la face fesse de ce porno avec scénario pour plutôt aller chercher dans cette expérience professionnelle à part, l'humanité, la banalité, la trivialité qui accompagnent, on peut s'en douter, ce genre de production. Caprice de star, naturel, détachement, plaisir, humour... tout est là, avec en prime une étonnante poésie humaine qui s'en dégage, poésie pour le moins étonnante dans un univers pas vraiment réputé pour en exposer beaucoup à l'écran.

Fabien Deglise

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 11 au 17 mai 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 2 1968, Juliette Mario Hade/Les Éditions réunies	2/2
2	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance Anne Robitlard/Wellan	1/6
3	1967 • Tome 1 L'âme sœur Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/6
4	Tu peux toujours courir Valérie Chevalier/Hurtubise	5/6
5	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée Rosette Laberge/Les Éditions réunies	6/6
6	Ce qu'il reste de moi Monique Proulx/Boréal	4/4
7	La promesse des Gélinas • Tome 1 Adèle France Lorrain/Guy Saint-Jean	7/6
8	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes Richard Gougeon/Les Éditions réunies	9/11
9	Tramways, bombes et caramel • Tome 1 Les années du... Francine Carthy Corbin/Les Éditions réunies	-/1
10	Les secrétaires • Tome 1 Place Ville-Marie Marylène Pion/Les Éditions réunies	10/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
Romans étrangers		
1	L'instant présent Guillaume Musso/XO	1/8
2	Dans la ville en feu Michael Connelly/Calmann-Lévy	3/3
3	Elle et lui Marc Levy/Robert Laffont Versilio	2/14
4	L'ombre de Gray Mountain John Grisham/Lattès	4/6
5	Dis-moi que tu m'aimes Joy Fielding/Michel Lafon	-/1
6	Codex 632. Le secret de Christophe Colomb José Rodrigues dos Santos/HC	9/2
7	Tu me manques Harlan Coben/Belfond	8/7
8	Lune pourpre James Patterson Marshall Karp/Archipel	-/1
9	After • Tome 2 La collision Anna Todd/Homme	5/4
10	Personne ne le croira Patricia J. MacDonald/Albin Michel	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
Essais québécois		
1	Ma vie rouge Kubrick Simon Roy/Boréal	-/1
2	11 brefs essais contre l'austérité Collectif/Somme toute	5/7
3	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu Jean-François Lépine/Libre Expression	1/28
4	Second début. Cendres et renaissance du féminisme Francine Pelletier/Atelier 10	-/1
5	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas Arnaud Granata Stéphane Malhiot/La Presse	2/4
6	Sortir le Québec du pétrole Collectif/Somme toute	9/3
7	État du Québec 2015 Collectif/Del Busso	4/5
8	Walmart. Journal d'un associé Hugo Meunier/Lux	3/7
9	La dictature du bonheur Marie-Claude Élie-Morin/VLB	6/7
10	La langue rapaillée. Combattre l'insécurité linguistique des... Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique Frédéric Lenoir/Fayard	1/13
2	L'incident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones Noam Chomsky Andre Vitchek/Ecosociété	3/2
3	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique Naomi Klein/Lux	5/10
4	Cosmos. Brève encyclopédie du monde Michel Onfray/Flammarion	-/1
5	Les barbares. Essai sur la mutation Alessandro Baricco/Gallimard	4/2
6	La chair interdite Diane Ducre/Albin Michel	2/11
7	La CIA et la torture Dianne Feinstein/Éditio	-/1
8	François parmi les loups Marco Politi/Philippe Rey	6/4
9	Remèdes mortels et crime organisé Peter C. Goltzsche/PUL	-/1
10	Je suis Charlie. Liberté, j'écris tes mots Collectif/First Editions	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

BIOGRAPHIE

Que le vrai Aragon se lève!

PAUL BENNETT

Louis Aragon (1897-1982) n'a cessé, sa vie durant, de réécrire ses années de jeunesse afin d'en gommer les aspects gênants, surtout ceux qui pouvaient nuire à sa réputation d'écrivain, de militant communiste et de pionnier du surréalisme. C'est la thèse défendue de façon convaincante par Pierre Daix, un des meilleurs spécialistes de l'écrivain, dans un ouvrage intitulé *Aragon retrouvé. 1916-1927*, qu'il eut le temps d'achever avant son décès en novembre dernier.

Aragon a ainsi évacué sa relation étroite, intime même, avec l'écrivain d'extrême droite et pronazi Pierre Drieu la Rochelle (1893-1945), qu'il a connu dès l'automne 1916, un an avant Breton. Les dirigeants communistes n'auraient évidemment pas compris qu'un de leurs écrivains phares ait entretenu de telles fréquentations dans sa jeunesse! Très complices, allant jusqu'à partager le même lit avec des prostituées et la même maîtresse, la décoratrice américaine

Eyre de Lanux, Aragon et Drieu ne devaient rompre leur amitié qu'en 1925, après que Drieu eut viré à droite et durement attaqué les surréalistes, nommément Aragon, après leur rapprochement avec les communistes.

De même, Aragon a magnifié son rôle dans la naissance du surréalisme. Contrairement à ce qu'il a prétendu par la suite, il n'a jamais participé aux premiers essais d'écriture automatique d'André Breton et Philippe Soupault recueillis dans *Les champs magnétiques* (1920). Aragon, qui dès 1918 écrivait sur les champs de bataille son premier roman, *Anicet*, résista tant qu'il put à la volonté de Breton de «tuer l'art», notamment l'art du roman. Il joua double jeu avec celui qui s'était imposé comme le chef de file des surréalistes en feignant de se soumettre à ses diktats. En réalité, selon Pierre Daix qui a bien connu Aragon, ce dernier se défendit

bec et ongles contre «la révision radicale dans laquelle Breton voulait l'entraîner».

Ces rectifications majeures apportées à la biographie d'Aragon sont fondées essentiellement sur les *Lettres d'Aragon à André Breton* (1918-1931) publiées en 2011, ainsi que sur le *Journal intime d'Eyre de Lanux*, dévoilé en 2002.

Les lettres jusque-là inédites à Breton révèlent également les hésitations d'Aragon, à la fin de 1926, à adhérer pleinement au Parti communiste français, puisqu'il lui faudrait abandonner le roman alors en cours d'écriture, *La défense de l'infini*, et mettre fin à sa relation amoureuse et mondaine avec la riche héritière Nancy Cunard.

Lors d'une mémorable réunion du groupe surréaliste tenue entre le 23 et le 27 novembre 1926, portant sur l'adhésion au Parti communiste, Philippe Soupault est exclu du groupe. Aragon, pour sa part, est mis en cause par Breton en raison de sa «poursuite de la stupide aventure littéraire» au détriment du travail révolutionnaire. Il finira

par capituler en brûlant le manuscrit de plusieurs centaines de pages de *La défense de l'infini*, dont Nancy Cunard sauvera des bribes.

Il est question de bien d'autres aspects cachés de la vie du futur poète des *Yeux d'Elsa* dans cet *Aragon retrouvé*. Comme l'écrit Pierre Daix en conclusion, «l'ensemble de ces trouvailles met ainsi mieux à notre portée les déchirements intimes de tous ordres avec et contre lesquels s'est construit l'écrivain Aragon». Ce livre nécessaire vient compléter et corriger parfois la biographie monumentale en deux tomes publiée en 2013 par Pierre Juquin (*La Martinière*).

Collaborateur
Le Devoir

ARAGON RETROUVÉ
1916-1927
Pierre Daix
Tallandier
Paris, 2015, 233 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Ground Zero : là où l'amour a fini, là où il commence

Dans un simple abécédaire, Alain Fleischer donne libre cours à son imagination

Qu'est-ce qui relie l'humain à son territoire? Là où l'utopie criminelle engage l'amour secret, Alain Fleischer traque la réversibilité du rêve et du cauchemar. À ce point nodal, il a bâti un cycle de grands romans, plus de 30 ouvrages et 200 films documentaires et d'art.

GUYLAINE MASSOUTRE

Entrons dans le prisme de l'histoire des lieux. Imaginons une épopée ancienne, une coulée de paroles dont nous serions l'auditoire attentif. Grâce à la performance, ne serions-nous pas envoûtés comme des amants? Suivons-en les épisodes, feuilletons au maillage solide. Acceptons l'étreinte des mots: *Alma Zara*, dernier livre de Fleischer, est la trame potentielle d'un grand film.

Le roman peut être dit une longue narration murmurée, chantante. *Alma Zara*, c'est une mélodie aux accents sérieux et tristes. Des arrêts sur image y ponctueront le rythme d'un grand voyage. Ce voyageur y retrouve Alma, la Gradiiva de Fleischer, muse immortelle se métamorphosant au fil de l'abécédaire qui cadre le tout.

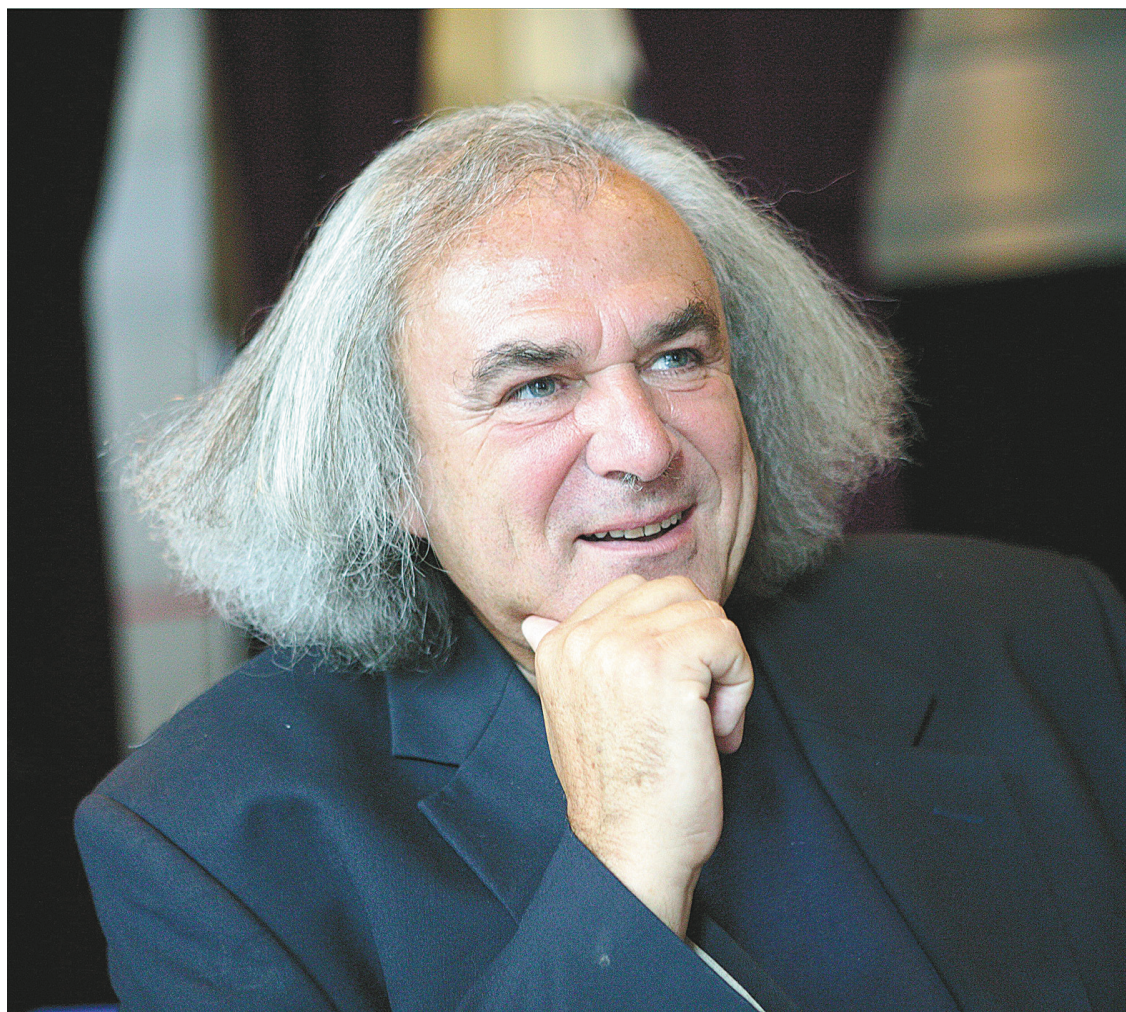
S'il est vrai que vivre, c'est l'inscrire dans nos gestes, nos voix et nos rituels, il arrive que la mort soit ainsi repoussée. Quand bien même elle insiste et nous prend, elle recule aussi. C'est ce qu'a décrit l'historien d'art philosophe Georges Didi-Huberman dans ses essais et expositions, et qu'on retrouve, romancé, dans *Alma Zara*.

Fleischer et Didi-Huberman ont souvent uni leurs puissantes sensibilités et aptitudes réflexives. «C'est cela, je désire être désirée par lui», dira Alma, dans le jeu fulgurant des retrouvailles avant de s'éclipser. Car il s'agit bien d'accrocher la beauté éphémère, le désir ondoyant et les éclaircies de la rencontre entre des êtres qui participent à notre ciel changeant.

Atmosphères

Alma, comme absence; Bella, beauté; Clara, cinéma; Diana, désir; Ethelka, ellipse; Felicia, fantôme; jeu... littérature... musique... oubli... pouvoir... suicide... utopie...; Wanda, wagon; Zara, degré zéro, douleur infinie de la perte.

Freud a longuement commenté l'archétype de *Gradiiva*, cette histoire de ruines qui



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Alma Zara, dernier livre d'Alain Fleischer, est la trame potentielle d'un grand film.

sauvent le passé quand les malheurs de l'Histoire se répètent et laissent des traces, des signes, des gestes d'art, dans la lumière vaporeuse du refoulé qui revient.

Dans cette commande d'éditeur, un simple abécédaire, Fleischer donne libre cours à son imagination. Fi de la contrainte! Il réfléchit sur le temps et l'oubli, les traces de la Shoah, aux variantes distancées par la comparaison et le changement de points de vue, de générations, de perspectives. Il y gagne une focalisation: l'amour que l'écrivain réaffirme, hors de toute question.

«Face à un avenir qui commençait demain, aussi libre que la carte d'un territoire vierge, inconnu, avec Alma devenue Rebecca pour le seul repère dans l'espace et dans le temps, j'étais un homme au destin en devenir, en imagination, et pourtant je me suis senti un être de pure mémoire. Fin du roman, oubli du livre. Début des aventures d'un homme-souvenir, qui vient d'accomplir son suicide?» La tentation du passé, mortifère, pourrait être un recommencement à l'identique. Un choix moins funeste, un visage reconnu, une voix aimante, une

fidélité amoureuse sauveront-ils l'homme du désastre?

D'une utopie à l'autre

Rendez-vous au texte. Son rythme lent, son côté prévisible et mélancolique en font un merveilleux livre de chevet. L'accompagnement nocturne vous emmènera de la Tchèque, à Terezin, sinistre camp nazi, au Brésil et ailleurs, avec la conscience d'un survivant qui reviendra, âgé et fort de sa mémoire, sur le lieu du crime. Au Ground Zero.

Là où l'amour a fini, l'amour aura commencé. Il s'y achève dans la fantasmagorie, le mythe d'*Alma Zara*. Cette ombre est un rêve, une fuite en avant, une impossible délivrance de la fatalité. À l'angoisse secrète, mauvaise herbe vivace, l'écrivain oppose l'érotisme et l'archéologie. Sous cet angle juste, le désir du narrateur est d'être absorbé par une matrice féconde, où son corps égaré s'entraîne dans un voyage sans retour.

Lecture publique

Invité récemment à Montréal à lire *Alma Zara*, dans la

Chapelle historique du Bon-Pasteur, Fleischer envoyait sa voix d'artiste et de poète dans la douceur. Tandis qu'on projetait son film *Les hommes dans les draps*, un jeu d'ombre et de lumière modelait des formes grimaçantes.

Porté par la mélodie slave d'un vieux sage, né de ses origines hongroises, il a lu:

«si toute l'histoire de l'amour [...] pouvait recommencer, y renoncerais-je en préférant que l'Histoire elle-même prenne une autre tournure, moins funeste, moins fatale, et que le plus grand malheur possible n'ait pas lieu, ou préférerais-je avec un égoïsme aveugle et monstrueux que tout recommence à l'identique, y compris le pire, afin que le meilleur se répète [...]?» Orphée, ramené au degré zéro. Tel est le passage obligé de l'histoire au mythe, au néoed de l'attente certaine que ça recommence.

Collaboratrice
Le Devoir

ALMA ZARA
Alain Fleischer
Grasset
Paris, 2015, 476 pages.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Tout feu tout flamme

CHRISTIAN DESMEULES

L'Italie des années de plomb. Une époque qui se confond avec les grèves, les enlèvements, les bombes, le terrorisme des extrêmes — celui de droite comme celui de gauche. La violence politique des années 1970 n'a jamais cessé d'alimenter les rancœurs et les fantasmes. Et pour cause: la cendre est encore chaude.

À preuve, l'interminable et rocambolesque affaire Cesare Battisti, réfugié au Brésil depuis 2004 et menacé aujourd'hui d'extradition. Ou l'écrivain Erri de Luca qui se faisait récemment rappeler au cours d'un procès hautement médiatisé à Turin son passé de militant au sein du mouvement d'extrême gauche Lotta Continua. Même Umberto Eco caracolait il y a peu en tête des ventes en Italie avec un roman inspiré de cette époque (*Numero Zero*, Bompiani). Faulkner? «Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé.»

Romancière américaine née en 1968, auteure de deux romans qui ont été chaque fois finalistes au National Book Award (l'un des prix littéraires les plus prestigieux aux

HAEMMERLI / WIKICOMMONS
Rachel Kushner

États-Unis), Rachel Kushner puise dans cette époque exaltée pour nourrir *Les lance-flammes*. Elle y mélange aussi bien les films d'Antonioni (*Zabriskie Point*), l'Italie pétaradante, les courses de moto, la bohème artistique de Greenwich Village, les révoltes étudiantes et le désert américain. Ou pourra aussi y voir un

clin d'œil à *The Girl on a Motorcycle* (1968), film de Jack Cardiff où une troublante Marianne Faithfull interprète une jeune femme qui enfle les kilomètres sur sa Harley Davidson pour aller retrouver son amant (joué par Alain Delon). Flambant nue sous sa combinaison moulante en cuir. C'était l'époque de toutes les révoltes.

Justice et engagement

Reno, une jeune artiste (et *recordwoman* de vitesse à moto), s'installe en 1975 à Manhattan. Elle y nouera une liaison avec Sandro Valera, un artiste italien confirmé et plus âgé qu'elle, fils d'un grand industriel milanais qui fabrique des pneus et des motocyclettes — librement inspiré du célèbre Ducati. La jeune femme va laisser un peu partout quelques plumes. De là où elle vient, heureusement, «on ne fait ni dans le sentiment ni dans la prudence». Les brûlures y cicatrisent aussi vite.

Dans ce roman initiatique campé dans l'underground new-yorkais et l'Italie bouillante des années 1970, où se construit à tâtons l'identité amoureuse, politique et artistique d'une jeune Américaine,

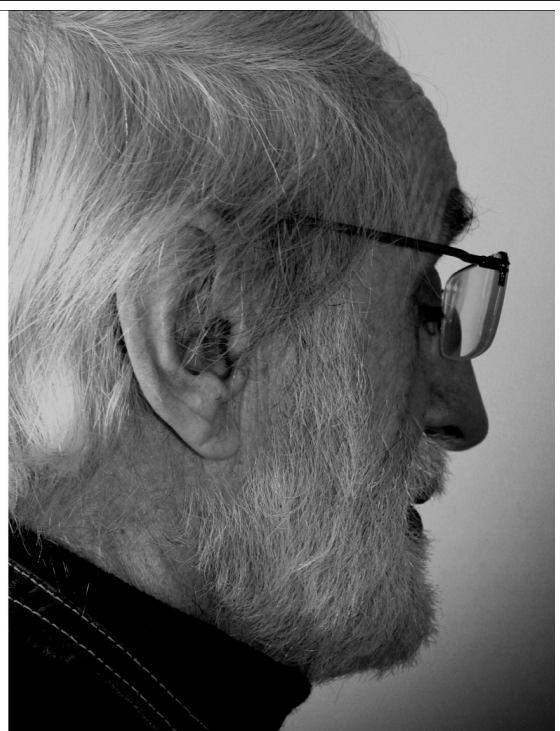
Kushner mélange plutôt habilement la réalité (l'Histoire) et la fiction. Si la portion italienne du roman et celle de l'activisme politique y sonnent juste, la séquence consacrée au land art, elle, apparaît plus faible, voire un peu décorative. Sous ces tâtonnements artistiques et amoureux, on sent bien toutefois l'urgence de s'inventer soi-même.

Roman plutôt impressionniste à la structure elle-même plutôt floue — ce qui est une qualité —, *Les lance-flammes* se propose d'explorer sur un mode somme toute léger les thèmes de la justice, de l'engagement artistique ou politique. Une brochette mais fascinante chronique fictive de ces années hautes en couleur.

Collaborateur
Le Devoir

LES LANCE-FLAMMES
Rachel Kushner
Traduit de l'anglais par Françoise Smith
Stock
Paris, 2015, 560 pages

JACQUES POULIN



Un jukebox dans la tête

« Jacques Poulin, un des romanciers québécois les plus aimés de sa génération, auteur du roman-culte *Volkswagen Blues*, propose une superbe aventure cousue d'histoires dans son nouveau livre, *Un jukebox dans la tête*. »

Marie-France Bornais, *Le Journal de Québec*

« C'est avec bonheur qu'on retrouve Jack Waterman, personnage fétiche de Poulin. [...] Un texte fabuleux qu'on aura envie de relire plusieurs fois, comme une chanson qu'on fredonne pour ne pas l'oublier. »

Julie Roy, *Coup de pouce*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec

© Denise Gagné

LIVRES

Le pied au plancher

LOUIS
HAMELIN

Décembre 1950. Jack Kerouac, en plein labeur sur le manuscrit qui l'accompagne partout, cette forme romanesque incertaine qui émerge peu à peu de ses carnets de notes de graphomane invétéré, reçoit une lettre de quelque 28 000 mots de son copain de virées dans l'Ouest, Neal Cassady. Le style frénétique du futur héros de *Sur la route* (1957) impressionne profondément le Canuck. D'une part, ce morceau de bravoure en roue libre deviendra une des sources d'inspiration majeures du roman en chantier, comme de l'invention attribuée à son auteur, la prose spontanée elle-même : dans l'année qui suit cette lecture, Kerouac introduit son fameux rouleau dans sa machine à écrire...

D'autre part, Kerouac découvre en Cassady un véritable écrivain. « Neal a un DEVOIR envers l'Humanité, et c'est d'ÉCRIRE », rappellera-t-il des années plus tard (et non sans grandiloquence) dans une lettre à Carolyn Cassady. Mais revenons à 1950. *Howl* de Ginsberg n'a pas encore paru. *Junky* de Burroughs n'a pas encore paru. Bien loin de la manière qui va le rendre célèbre, *The Town and The City*, le roman d'apprentissage de Kerouac, sort cette année-là. Les œuvres de ces trois écrivains, qui, au milieu du vingtième siècle, s'apprêtent à marquer durablement la littérature étasunienne, en sont encore à leurs balbutiements. Celle de Neal Cassady aussi. Mais, à la différence des trois autres, la sienne, dès le départ, semble condamnée à ne jamais dépasser le stade des velléités. Une question de karma.

Être personnage

Il ne fait aucun doute, à la lecture du second tome de sa correspondance parue chez Finitude ce printemps, que le Dean Moriarty de *Sur la route*,

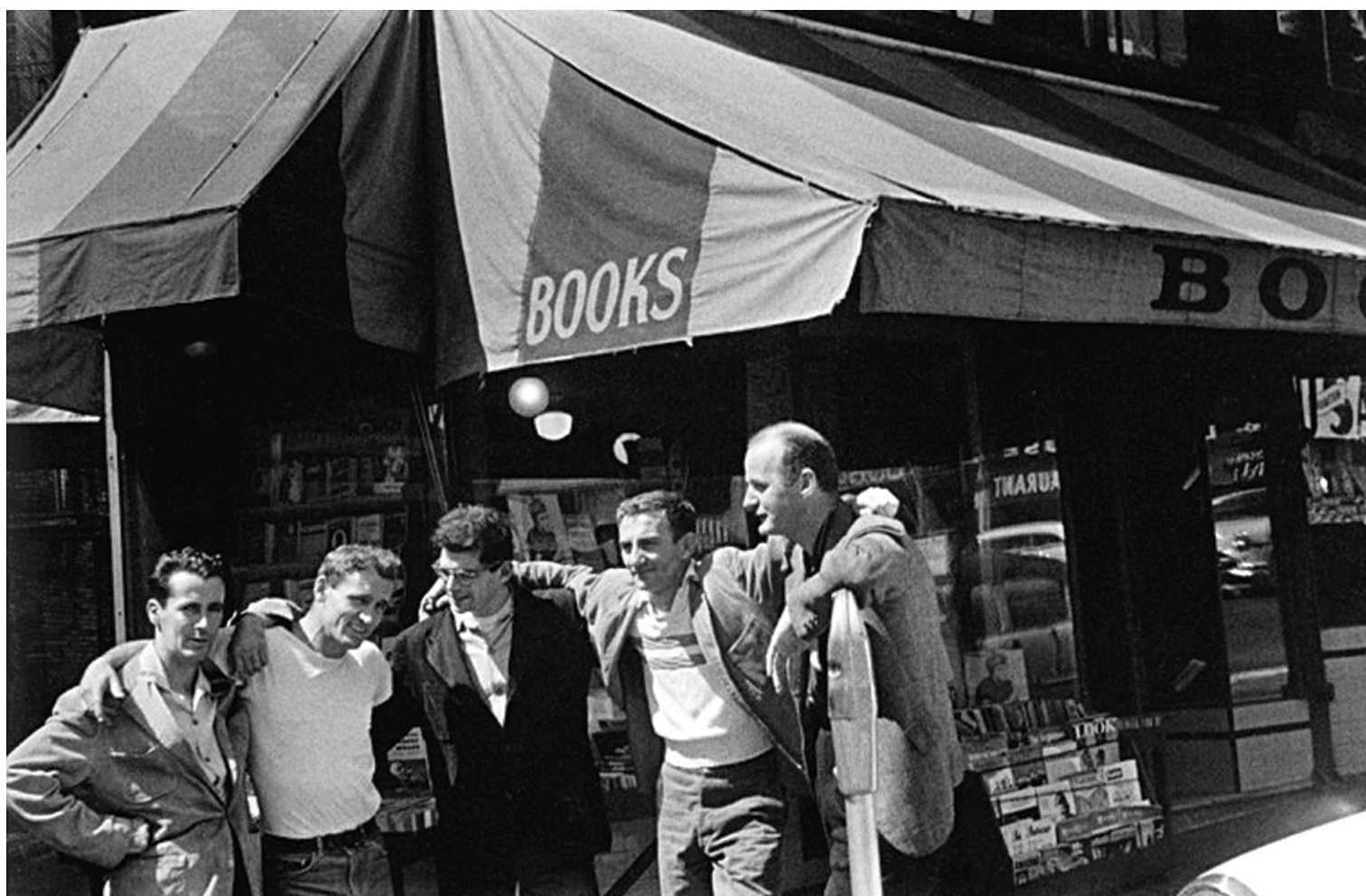
à un moment donné, s'est cru appelé par la carrière des lettres. Les encouragements de ses amis ne devaient pas nuire. Ginsberg, fasciné lui aussi (pour ne pas dire désespérément amoureux...), se démente auprès des éditeurs pour faire publier la longue lettre en question. Mais l'énergie vitale générée par cette dynamo humaine que fut Neal Cassady tendait tout naturellement vers la dispersion. Chez lui, pas de Mémère pour couvrir les nuits blanches d'écriture à la benzédrine, juste un foyer instable miné par l'infidélité chronique et les séjours en prison. « Bordel de merde, comment peux-tu, bon Dieu, écrire des milliers de mots en deux temps trois mouvements, demande-t-il dans une lettre à Kerouac datée de 1951, et être cruel avec ton pote au point de lui demander: "Tu veux lire?" Tu ne piges donc pas quel putain d'horrible frustré je suis? [...] Je te joins un truc que j'ai torché en une paire d'heures seulement. [...] Sa médiocrité ne me gêne pas vu que j'ai écrit ça en vitesse d'un seul trait. »

Et Cassady aura aussi été, au moins par intermittence, et à la différence notable de son « frère de sang » de la côte Est, un père, sinon complètement responsable, du moins relativement sensible à son rôle de pourvoyeur. Sinon, il n'edt pas conservé, pendant une bonne partie de sa vie, ce boulot ferroviaire aux allures d'ironie karmique (Neal croyait en la réincarnation) dans une existence vécue le pied au plancher: serre-frein.

Par les deux bouts

Il aura manqué à cet Apollon du pays cow-boy et improbable lecteur de Proust, pour faire œuvre, un remède à l'incessante bougeotte, quelque chose comme un équivalent western de l'asthme proustien ou de la syphilis flaubertienne. Eclaboussé par le succès de *Sur la route*, célébré dans une flopée d'autres ouvrages (*Howl, Go, Acid Test...*), Cassady devra se contenter du rôle moins modeste de héros de roman et de mythe vivant.

Mythe vivant? Il ne faut pas



Neal Cassady ne sera pas écrivain, mais héros de roman et mythe vivant. Il ne faut pas chercher ailleurs le chaînon manquant entre les générations beat et psychédélique. Sur la photo, Bob Donlon, Neal Cassady, Allen Ginsberg, Robert Lavigne et Lawrence Ferlinghetti en 1956.

chercher ailleurs le chaînon manquant entre les générations beat et psychédélique. Au tournant des années 60, Ken Kesey, dont les sauteries au LSD commençaient à faire du bruit, était un fan de *Sur la route*. Quand se présente une occasion d'en rencontrer le héros, il le recrute dans sa propre bande, lui confie le volant d'un autobus rempli de doux dingues et les voici repartis sur la même bonne vieille route pour écrire le nouveau chapitre de l'histoire de la culture américaine. En sa compagnie, Cassady, que quelqu'un décrira comme la plus crédible incarnation du mouvement perpétuel, va passer sans effort de la baignole lancée à fond de train au vieux bus peinturluré, des speeds gobés comme des bonbons au jus d'orange baptisé à l'acide, et

d'une femme à l'autre, tous les jours. Une telle existence à toute allure finit par laisser des marques. Mais des regrets?

Janvier 1967. Cassady est à Puerto Vallarta avec son amante du moment et trois Merry Pranksters, ainsi que se désignent eux-mêmes les joyeux cas psychiques de l'entourage de Kesey. Voyant passer un homme ivre, Cassady s'assombrit et dit à sa compagne: « Tu vois, je suis sûr que ce type était un artiste. Il a eu six gosses et il n'a rien pu créer. Et maintenant, sa vie, c'est picoler... »

Et celle de Cassady, c'est de continuer de se défoncer de toutes les manières possibles. Il devient incohérent, parano... À 42 ans, après s'être lancé dans une trotte de 25 kilomètres à pied le long d'une voie ferrée pour aller récupérer, près de San-Miguel-de-Al-

lende, un bagage qui contient des lettres de Kerouac et de Ginsberg, la dynamo humaine se retrouve, allez savoir comment, dans un mariage mexicain à mélanger allègrement les amphétamines et les shots de mezcal. L'ancien serre-frein, l'Inarrêtable en personne, est découvert le lendemain, écroulé entre les rails à 400 mètres de là.

Et moi, je lis ses lettres et celles de Ginsberg et de Kerouac dans un tout-compris près de Puerto Vallarta, eh oui, et je songe au Puerto Vallarta de 1968, cette année de tous les dangers, je songe aussi que ma compagnie d'assurances m'espionne avec ma permission et me consent des rabais quand je freine en douceur aux intersections et en repars tout aussi doucement. Je sais que, de retour au

Québec, je vais recommencer à pester contre les jeunots pleins de testostérone qui roulent trop vite au goût des pères de famille, qui font crier leurs pneus et leurs moteurs modifiés au coin de la rue, et je me demanderai: comment peut-on être Neal Cassady?

DINGUE DE LA VIE & DE TOI & DE TOUT LETTRES 1951-1968

Neal Cassady
Traduit de l'anglais et présenté par Fanny Wallendorf
Finitude
Bordeaux, 2015, 253 pages

CORRESPONDANCE 1944-1969

Jack Kerouac, Allen Ginsberg
Traduit de l'anglais par Nicolas Richard
Gallimard
Paris, 2015, 407 pages

SCIENCES

Un tas de bienfaits...

Un essai qui aborde sans détour le problème mal connu de la... merde

RENAUD LUSSIER

David Waltner-Toews se passionne pour les excréments. Vous avez bien lu. Le vétérinaire et épidémiologiste professeur à l'Université de Guelph, en Ontario, est de ceux qui profitent d'un safari en Tanzanie pour examiner les déjections animales et le comportement des insectes recycleurs, ces bousiers qui se nourrissent de ces « mauvaises choses », sens du mot *kaká* en grec ancien.

Cette matière jugée impure et que l'on n'ose nommer est pourtant essentielle à la vie sur terre, à la fertilité naturelle des sols et au renouvellement des écosystèmes. Une mise au point s'impose alors aux yeux du scientifique pour changer la perception négative qu'on a tous de l'excrément, « souvent perçu comme une menace pour la santé publique (surtout pour les citadins) ou comme une nuisance olfactive ».

Les risques de contaminations d'origine fécale sont bien réels, que l'on pense au choléra, à l'hépatite A, à la salmonellose, à la diarrhée et aux infections liées à la bactérie *E. coli*. Mais ce danger vient éclipser une question fondamentale que pose Waltner-Toews: « Pourquoi la merde est-elle devenue un tel problème de santé publique et d'environnement, alors que ce devrait être une source infinie de possibilités écologiques? » Car si elles sont traitées « de manière à en limiter les dangers (par exemple, par le biais du compost ou de la production de biogaz), les selles de toutes sortes, humaines y

compris, peuvent apporter des bienfaits immenses ».

Sans préjugés

Pour éviter les ennuis et retirer tous les avantages des matières fécales, ces dernières doivent être recyclées adéquatement, souligne le chercheur. Plusieurs exemples cités montrent qu'il est non seulement possible, mais souhaitable de rendre utile ce que l'on considère d'ordinaire comme étant nuisible. Les excréments servent comme fertilisant depuis des millénaires, mais l'on sait maintenant que ces « déchets », ressource on ne peut plus renouvelable, ont aussi un potentiel énergétique prometteur. De quoi rivaliser à la fois avec les engrais chimiques et l'exploitation des combustibles fossiles.

Apple et Google auraient actuellement les yeux tournés vers les porcheries de la Caroline du Nord et Bill Gates était très fier de présenter dernièrement son Omni Processor qui transforme les excréments humains en électricité et... en eau potable. Et, oui, un réverbère peut être alimenté à la crotte de chien, comme l'a révélé un projet-pilote dans un parc de Cambridge, au Massachusetts. Pour évoluer dans le bon sens, celui du développement durable, il faut donc être prêt à revoir « notre façon de concevoir la merde ».

Soucieux de la complexité du problème, David Waltner-Toews démontre clairement dans cet essai, à vue de nez intrigant et qui s'avère être étonnamment captivant, l'intérêt d'une réflexion globale sur un sujet aux multiples

ramifications. « L'important n'est pas la chose en soi, mais sa fonction, les relations qu'elle représente, les réseaux culturels et écologiques qui lui donnent son sens. Sans cette vision plus large, nous restons incapables de nous démerder. » Pendant ce temps, les bousiers recycleurs de Tanzanie continuent à croire que les « mauvaises choses » ne sont pas si mauvaises...

Collaborateur
Le Devoir

MERDE...

CE QUE LES EXCRÉMENTS NOUS APPRENNENT SUR L'ÉCOLOGIE, L'ÉVOLUTION ET LE DÉVELOPPEMENT DURABLE

David Waltner-Toews
Traduit de l'anglais par Laurent Bury
Piranha
Paris, 2015, 256 pages

POLAR

La limite du supportable

Un Harry Bosch bien mince

MICHEL BÉLAIR

Étonnant d'en venir à ne plus supporter si tordues depuis plus de 20 ans que l'inspecteur du Los Angeles Police Department fait même partie des références du genre.

Ce coup-ci, le voilà plongé dans une affaire prometteuse qui, au bout du compte, risque plutôt de laisser le lecteur sur sa faim. Pourtant, Harry — qui travaille maintenant aux « cold cases », ces enquêtes non résolues — avait choisi de plancher sur une histoire à laquelle il avait déjà rapidement touché lors des émeutes qui dévastèrent Los Angeles en 1992: celle d'une journaliste danoise assassinée dans une ruelle au beau milieu du tumulte. En recoupant une série de meurtres non résolus commis avec la même arme par de petits truands depuis 20 ans, l'inspecteur Bosch parvient à remonter jusqu'à l'opération Tempête du désert et à un groupe de quatre ou cinq soldats ayant été en contact avec la journaliste

Anneke Jespersen. Tout cela pendant que son nouveau patron lui fait la vie dure et menace de le virer... Mais même acculé au pire, Harry parviendra à se sortir du trou et à régler l'affaire. Ouf.

Pourtant, malgré l'action trépidante proposée par Michael Connelly, cet Harry Bosch là est bien mince par rapport à ce qui a fait sa réputation, sans parler de la traduction qui laisse souvent un mauvais goût dans la bouche. Maladroit dans ses rapports avec sa fille qu'il gave de fast food et d'insipidités en tous genres, inconsistant, faux même, voilà que Bosch agace plutôt qu'il ne convainc. Un peu plus et on penserait que, à force de produire des blockbusters en série, Michael Connelly est en train de perdre la main...

Collaborateur
Le Devoir

DANS LA VILLE EN FEU

Michael Connelly
Traduit de l'anglais par Robert Pépin
Calmann-Lévy
Paris 2015, 388 pages



RENCONTREZ
MARTINE OUELLET
LE JEUDI 28 MAI DÈS 17h



IANIK MARCIL S'ENTRETIENDRA
AVEC MARTINE OUELLET À PROPOS
DE SON LIVRE **MIEUX D'ÉTAT.**

LIBRAIRIE ALIRE, PLACE LONGUEUIL
825 RUE SAINT-LAURENT OUEST, LONGUEUIL

GUIDE HISTORIQUE

LES SERVICES HISTORIQUES SIX-ASSOCIÉS

Docteurs, guérisseurs et fossoyeurs
La médecine à Québec du XVII^e au XIX^e siècle

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ESSAIS



Les directrices du collectif: Laurence Pelletier, Martine Delvaux et Valérie Lebrun

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Du désir trouble à l'université

LOUIS CORNELIER



Sujet bien délicat que celui des rapports amoureux et sexuels entre des professeurs d'université et des étudiants. Nier que de tels rapports mettent en jeu des relations de pouvoir relèverait de l'aveuglement. «*La norme, fait remarquer Martine Delvaux, professeure à l'UQAM, implique un homme en position de supériorité et une femme en position de subordonnée, et le plus souvent, elle implique un abus de pouvoir.*»

Faut-il, pour cela, criminaliser de telles relations ou, à tout le moins, mettre en place des règles déontologiques visant à les interdire, même si des adultes «*consentants*» sont en cause? Ne risque-t-on pas, ce faisant, comme le croit Kateri Lemmens, professeure à l'UQAR, «*de détourner un problème qui tiendrait d'abord à l'éducation et à la morale et de favoriser l'hypocrisie et la clandestinité*»?

Les enjeux liés à cette question sont sérieusement abordés dans *Sexe, amour et pouvoir. Il était une fois... à l'université*, un ouvrage collectif dirigé par Martine Delvaux, Valérie Lebrun et Laurence Pelletier et issu d'un colloque tenu à l'UQAM le 14 novembre 2014. Les 17 intervenantes réunies sont des universitaires, professeures ou étudiantes, et proposent de solides réflexions qui, même quand elles expriment une indignation, évitent l'esprit de procès.

Le camp du refus

«*Rien n'est simple dans ces histoires, écrit Delvaux, ni le désir des uns, ni le pouvoir des autres, ni le pouvoir des uns et le désir des autres.*» Delvaux, cependant, comme Yvon Rivard dans son essai *Aimer, enseigner* (Boréal, 2012), une référence omniprésente dans ce collectif, appartient, dans ce débat, au camp du refus.

Les véritables histoires d'amour entre un prof et une étudiante existent, reconnaît-elle, mais «*la norme, c'est le malheur*». Le contexte dans lequel naissent ces relations, croit-elle, «*annule, en quelque sorte, le consentement*». Delvaux évoque même la «*culture du viol*», qui n'épargnerait pas l'université, ajoute que ces histoires pourrissent le climat nécessaire aux études («*quel savoir est transmis quand l'université prend l'allure d'un journal à potins [...]?*») et plaide donc pour l'établissement de codes de conduite en cette matière.

Kateri Lemmens, qui avoue avoir fréquenté un de ses profs de philosophie dans une histoire sans «*harcèlement ni abus ni aucun manquement identifiable aux codes ou principes du monde universitaire*», est plus nuancée. Elle dénonce, comme Delvaux et Rivard, les profs séducteurs à répétition, mais se demande si «*les questions morales qui concernent l'amour et le désir réciproque, mutuel, sincère, peuvent faire l'objet d'une même considération, dénonciation, réprobation*».

Elle cite le cas de l'écrivaine

Nancy Huston, qui raconte avoir eu une relation avec un prof alors qu'elle avait 15 ans. Dans un texte paru en 1995, Huston affirme que «*le harcèlement n'avait rien à faire là-dedans*» et parle d'une exaltante histoire d'amour. Toutefois, en 2012, dans *Reflets dans un œil d'homme* (Actes Sud), la perspective est plus grise. Huston, cette fois, «*évoque la violence qu'aurait engendrée cette relation*» et attribue au prof un «*désir de profanation*». L'âge de la jeune fille, ici, facilite la réprobation. Une élève de 15 ans, tous en conviendront, ne devrait pas être soumise à une telle expérience.

Alcibiade ou Socrate?

À l'université, toutefois, les acteurs sont des adultes. Lemmens, pour éclairer l'affaire, livre d'abord une magnifique réflexion sur *Le banquet* de Platon et sur les rapports troubles entre Alcibiade, animé par le besoin de séduire et éperdu de désir, même charnel, pour Socrate, et ce dernier, qui choisit la sublimation dans un admirable souci pédagogique.

Lemmens admet, comme le suggère Sandrine Galand dans un autre texte, qu'une «*distance adéquate*» est nécessaire entre le professeur(e) et l'étudiant(e) pour que s'installe un sain «*amour qui rassemble deux intellects*»; elle reconnaît, ainsi que le propose Gabrielle Giasson-Dulude dans une très belle réflexion, que l'effacement, chez le maître, «*de cette part de soi qui aurait pu*

demande l'admiration» de sa personne au profit d'un amour de la discipline enseignée est un idéal.

Toutefois, l'écrivaine qu'elle est aussi, attachée à «*cette vérité des humains toute tissée de paradoxe*», rejette «*la rectitude morale*» et reste sensible à la valeur érotique et intellectuelle de l'élan d'Alcibiade, tout en admirant l'attitude de Socrate. «*Comment alors, se demande-t-elle en conclusion de cet essai profond et éblouissant, réconcilier mon désir de sagesse, de vertu et mes fictions qui sont à leur manière des plaidoyers pour éros, pour cet ordre du désir qui fissure les êtres, qui ouvre sur le désordre du monde? [...] Entre protection et liberté, entre répression et responsabilisation, je demeure tiraillée.*»

Dénonciation, sous divers tons, du «*sexisme systémique à l'université*», selon la formule de Pelletier et Lebrun, cet ouvrage, qui contient plusieurs essais incandescents, tant par le propos que par le style, nous plonge au cœur d'une vieille histoire qui ne passe pas, qui fascine mais ne va pas sans drames bien réels, et nous impose, par conséquent, une réflexion morale fondamentale.

louisco@sympatico.ca

SEXE, AMOUR ET POUVOIR

IL ÉTAIT UNE FOIS... À L'UNIVERSITÉ
Sous la direction de Martine Delvaux, Valérie Lebrun et Laurence Pelletier
Remue-ménage
Montréal, 2015, 150 pages

LA VITRINE

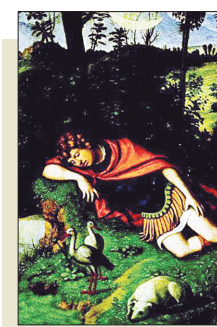


ÉTHIQUE

LA MORT MÉDICALE, EST-CE HUMAIN?
Hubert Doucet
Médiaspaul
Montréal, 2015, 112 pages

L'éthicien Hubert Doucet, dans ce sage opuscle, n'aborde pas la question de l'aide médicale à mourir sous l'angle dichotomique du pour ou contre. Il tente plutôt de faire ressortir les angles morts du récent débat québécois sur le sujet. Il se penche sur les ambiguïtés du vocabulaire utilisé (la dignité signifie-t-elle une mort autonome ou une mort accompagnée?), sur la compréhension des soins palliatifs (qui reposent sur un accompagnement global, ne se limitent pas au seul contrôle de la douleur et doivent être accessibles), sur les dangers éthiques d'une médicalisation du mourir et sur la déplorable opposition tranchée entre la logique des euthanasistes (autonomie de l'individu) et celle des palliativistes (accompagnement et solidarité), qui devrait faire place à un dialogue plus serein étant donné que le grand enjeu pour la société, dans ce dossier, consiste à promouvoir la vie de ses membres tout en respectant leur liberté. Or, conclut Doucet, «*la loi enferme aujourd'hui la mort dans un fait médical*» alors que le mourir est un fait social et existentiel. Le débat, plus complexe que certains ne le pensent, n'est pas fini.

Louis Cornéliier



ANTHOLOGIE

LUCIEN DE SAMOSATE
ŒUVRES COMPLÈTES
Lucien de Samosate
Robert Laffont
Paris, 2015, 1248 pages

Les éditions Robert Laffont ont eu la bonne idée de rassembler en un volume et de rendre accessibles en traduction française les quatre-vingts textes de Lucien de Samosate, un écrivain grec d'origine syrienne qui a vécu sous l'Empire romain au II^e siècle après J.-C. Cet esprit libre et maître dans l'art du discours parodie la forme de l'éloge bien en vogue à son époque (*Éloge de la mouche*), se moque des doctrines et du mode de vie prétendument vertueux des philosophes grecs (*Les sectes à l'encre*) et reprend à sa manière l'*Odyssee* d'Homère en racontant l'histoire d'un voyage fantastique qui le conduisit sur la Lune, avant de le faire s'échouer dans le ventre d'une baleine (*Histoires vraies*). Une œuvre singulière, inventive, lue et admirée tant par Thomas More, Rabelais, Cyrano de Bergerac et Jonathan Swift que par Voltaire, et dont l'auteur, fin observateur de la «*comédie humaine*», a encore aujourd'hui le don de nous faire sourire.

Renaud Lussier

QUAND LA TOXICOMANIE PREND TOUTE LA PLACE

faites les premiers pas
(514) 939-0202
www.portage.ca



Pour vaincre la toxicomanie

ENVIRONNEMENT

Décarboniser le Québec

Syndicalistes et écologistes doivent-ils se radicaliser et s'unir contre le pétrole?

MICHEL LAPIERRE

En 2014, la FTQ-Construction appuya le projet d'oléoduc Énergie Est au nom d'un progrès économique utile aux travailleurs. Dans l'ouvrage collectif *Sortir le Québec du pétrole*, le plus dérangeant des collaborateurs, Gabriel Nadeau-Dubois, insiste sur la nécessité de résoudre un conflit honteux: le désaccord entre syndicalistes et écologistes. Lutter pour une planète plus juste et plus verte ne devrait-il pas être un indivisible combat?

Militant-né, Nadeau-Dubois pose la question en osant signaler que, «*du côté syndical, on a le sentiment que, pour les écologistes, le sort concret des travailleurs et des travailleuses passe trop souvent après le respect des grands principes environnementaux*». Dans le livre publié sous la direction de l'économiste Ianik Marciel et

auquel ont contribué plus de 40 auteurs de milieux très divers, il se demande comment des progressistes éclairés peuvent sortir de ce qui semble un «*dilemme*» presque insurmontable.

Marciel affirme pourtant que «*penser un monde débarrassé de sa dépendance à cette drogue dure qu'est le pétrole est possible et nécessaire, voire urgent*». Pour y arriver, le sage Nadeau-Dubois invite le mouvement syndical et le mouvement écologiste à se redonner une attitude combative afin de mieux s'unir tous les deux.

Antagonistes

Depuis les années 1980, sous la pression du néolibéralisme, ils se sont, explicitement, «*progressivement dépolitisés, se repliant sur la gestion technocratique de problèmes ponctuels*». Qui des deux devrait

donner le ton? Pour Nadeau-Dubois, la réponse est évidente: «*le mouvement syndical est le seul mouvement social ayant les ressources organisationnelles et financières nécessaires*» pour éviter le cul-de-sac où mène l'antagonisme entre lutte contre l'inégalité sociale et transition vers l'énergie durable.

Malgré l'attrait hypothétique tant du gisement pétrolier d'Old Harry, situé à la frontière maritime du Québec et de Terre-Neuve, que de celui d'Anticosti, le dramaturge Dominic Champagne, autre collaborateur, rêve, à son tour, «*d'un grand mouvement collectif pour décarboniser notre économie*». Il veut que nous agissions «*à l'opposé de l'horizon où le Canada nous entraîne*».

L'essayiste Alain Deneault souhaite, lui aussi, que le Québec refuse de devenir le

protectorat pétrolier du Canada et de permettre à l'oléoduc de succéder au chemin de fer comme symbole de la Confédération. Enfin, dans un raccourci fulgurant, le géographe poète Jean Morisset approfondit la vision historique du problème. Il soutient que l'esprit affairiste lié aux sables bitumineux albertains risque d'effacer «*le Canada ancestral des XVI^e et XVII^e siècles et le fonds autochtone dont il procède*».

Sortir le Québec du pétrole serait participer à son progrès écologique autant qu'à sa libération politique.

Collaborateur
Le Devoir

SORTIR LE QUÉBEC DU PÉTROLE

Collectif sous la direction de Ianik Marciel
Somme toute
Montréal, 2015, 320 pages



MATHIEU BLAIS

La liberté des détours

«[...] La liberté des détours est porté par une écriture sans faille qui apporte une densité juste et étonnamment réelle aux personnages comme aux paysages. Le poète, chez Mathieu Blais, se fait encore entendre. Et on mesure combien chaque mot ici, comme il se doit, a son importance. Le mélange parfait d'action et de réflexion est au service d'une tension narrative qui nous donne parfois l'impression d'évoluer dans un thriller.»

Christian Desmeules, *Le Devoir*

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises communautaires

Québec